

Et en effet, après un mois de séjour à Moscou, nous en abandonnâmes les ruines. Toute l'armée défila dans un morne silence, car c'était une chose étrange que de fuir ainsi devant un ennemi vaincu... Nous restâmes les derniers : ordre nous avait été donné de faire sauter le Kremlin. On creusa un volcan sous l'antique palais des czars, et à peine sortions-nous de la ville, qu'une détonation épouvantable apprit à l'Empereur que son ordre était exécuté, sa dernière vengeance accomplie. La retraite commença. Déjà derrière nous, les masses colossales des Russes marchaient lentement, sûres de leur proie, comptant sur l'hiver, leur inflexible allié, qui ne se fit pas attendre.

Des nuées de Cosaques rôdaient autour de nos flancs, poussant leurs épouvantables hurras, se ruant sur les convois, sur les traînards... Oh ! combien je souffris ! ma place, comme sergent, était au milieu des bataillons de la vieille garde, contre lesquels se brisait impuissante la furie des Cosaques... Et la neige tombait déjà par flocons épais, et le froid devenait plus vif, plus intense. Dès qu'un moment de halte le permettait, je courais auprès de ma femme, de mon pauvre petit enfant ; n'osant soulever, pour l'embrasser, les couvertures qui l'enveloppaient, mais heureux quand j'avais entendu sa douce voix.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la Bérésina... Si vous saviez que de douleurs, ce mot fait renaitre en France ! les Russes nous serraient de près, leurs boulets trouaient nos rangs, mais pas un de nous ne se plaignait : toute la vieille garde était calme et résignée en voyant son Empereur souffrir courageusement lui-même. La nuit, pendant que l'on jetait sur le fleuve trois ponts longs et étroits, nous bivouaquâmes sur la rive ; au milieu d'une foule de chariots, je cherchais celui où ma femme devait se trouver. Elle était froide, inanimée : l'enfant dormait sur ses genoux ; pour le préserver, ma bonne Louise s'était dépouillée de son châle ; son coup était meurtri, sa bouche agitée de tremblements convulsifs... un moment encore, et le froid la tuait à quelques pas de moi. J'oubliai bien vite que ce fourgon contenait des richesses immenses... Je ranimai Louise et lui ouvrant de force un passage entre les masses des traînards, je l'amenai devant le feu du bivouac.

Tous mes camarades aimaient Louise à cause de sa bonté, mon enfant à cause de sa gentillesse : on leur fit une place le plus près du feu possible, et c'était dans ce moment une abnégation sublime.

Une idée me vint alors. Je croyais, moi, comme tant d'autres, à l'étoile de Napoléon, et je résolus de placer mon enfant sous l'influence de cette étoile... Tu t'appelleras Napoléon, lui dis-je ; et avec la pointe d'une aiguille je lui tatouai un N sur le bras droit ; en frottant ensuite le tatouage avec un peu de poudre à canon, la marque devint indélébile. Mes camarades saluèrent de leurs vivats ce baptême d'un nouveau genre. Ensuite il fallut nous séparer : les ponts étaient achevés, le tambour retentit, je repris mon poste, et Louise, avec mon enfant, alla retrouver sa voiture. Mais vous pâlisseriez ; qu'avez-vous donc ?

— Rien ! oh rien ! dit le jeune homme ; et il ajouta tous bas : Bénit soit Dieu qui t'a envoyé cette idée !...

La garde devait tenir tête aux Russes pendant que le reste de l'armée passerait. L'Empereur, au milieu de nous, donnait ses ordres avec le même sang-froid, la même précision, que s'il se fût trouvé sur un champ de bataille, en face d'un ennemi battu d'avance.

Tout à coup des cris affreux s'élevèrent à la vue des Russes qui couronnaient les hauteurs ; une panique subite s'empara des traînards, tous se précipitèrent vers les points qu'ils encombraient ; les voitures lancées au galop écrasèrent tout ce qu'elles rencontrèrent.

Et du poste où je combattais, je voyais tout cela, j'entendais des cris de femme, et au milieu de ces cris il me semblait distinguer ceux de Louise qui m'appelait... J'avais les yeux pleins de larmes... Oh ! je vous l'avoue, j'eus l'idée de jeter mon arme et de m'élançer vers Louise pour lui ouvrir un passage ou mourir avec elle. Mais en ce moment une balle frappa mortellement l'officier qui porte notre aigle, un autre le remplace et tombe à son tour, deux autres ont le même sort, et notre aigle reste à demi-enseveli dans la neige... L'Empereur vit cela, releva lui-même l'étendard, et après avoir cherché des yeux :

— Tu te nommes Hubert ? me dit-il. — Je fis un signe de tête... Prends cet aigle, tu le rapporteras en France, toi...

Deux heures après nous défilions à notre tour sur un des ponts. Je rapportai mon aigle en France ; mais Louise ! mais mon enfant, je ne les revis jamais !... A ces mots, le jeune homme se jeta dans les bras du vieillard, et tous deux mêlèrent leurs larmes ensemble.

— Ah ! dit derrière eux une voix assez impertinente, il paraît qu'il y a festin ici... C'est vous qui traitez, Hubert ; vous connaissez ce monsieur !... C'était un inspecteur, enchanté de trouver le garde en défaut.

— S'il me connaît ! s'il me connaît ! s'écria le jeune homme d'une voix émue en ôtant rapidement son habit... Je suis Napoléon Hubert, je suis son fils !

— Mon fils ! dit Hubert d'une voix sourde... mon fils ! puis il arracha la manche du jeune homme, et sans pouvoir prononcer un mot de plus, il appuyait ses lèvres sur un N qui se lisait facilement sur son bras droit. Maintenant je puis mourir, ajouta-t-il en retombant pâle et épuisé sur sa chaise.

— Mourir ! non, mon père, non. Vous vivrez pour goûter le bonheur que nous avait réservé le ciel.

— Mais par quel miracle, dit le vieillard, es-tu été sauvé ?

— Un hettman des Cosaques me recueillit, m'éleva, m'aima comme son enfant, me donna sa fille en mariage, et mourut en me laissant sa fortune.

— Et Louise ! murmura le vieux soldat. — Père..., nous irons ensemble prier pour elle sur les bords de la Bérésina.

DECES.

En cette ville, mercredi, après une longue et rigoureuse maladie, Bernard Lemaire-St. Germain écrivain, âgé de 64 ans. M. St. Germain après avoir passé une partie de sa jeunesse dans les pays-hauts servit avec distinction dans la dernière guerre comme capitaine interprète des sauvages. Il conserva cette dernière place jusqu'au mois de janvier dernier. Il jouissait de l'estime générale et sera long-temps regretté de sa famille et de ses nombreux amis.

DEMANDES DE MAITRES D'ECOLE.

On a besoin dans la paroisse de TERREBONNE de DEUX MAITRES D'ECOLE munis de bonnes recommandations, pour tenir des écoles dans la campagne. S'adresser aux COMMISSAIRES de la paroisse, ou à M. Porlier, Curé du lieu. — Les lettres franches de port.

ON demande à ST. VALENTIN un MAITRE D'ECOLE marié. S'il savait les langues Française et Anglaise, il serait préféré. S'adresser à JOSEPH BISSONNET, écuyer, Commissaire d'Ecole.

Ornements d'Eglise.

AUX MESSIEURS DU CLERGE.

En venant solliciter les commandes des MM. du Clergé, le Sousigné, (d'après les rapports qu'il vient d'établir avec les principaux fabriciens de Lyon) n'a pas cru mieux démontrer les avantages offerts au Clergé du Canada, que par la communication de l'extrait suivant.

LYON, 12 DÉCEMBRE 1843.

A. M. J. C. ROBILLARD. }
NEW-YORK. }

« Nous sommes certains que les MM. du Clergé des Etats-Unis et du Canada, trouveront de grands avantages à vous confier leurs ordres. Ils auront d'abord la facilité de

CHOISIR SUR ECHANTILLONS

et même de faire les modifications désirées aux divers dessins qu'ils auront sous les yeux.

« Comme nous fabriquons exprès (à moins d'ordres pour objets inférieurs) les marchandises seront toujours d'une FRAICHEUR irréprochable.

« Sous le rapport des prix, vous n'aurez pas de concurrence possible, puisque nous vendons ici à des commissionnaires, qui expédient à d'autres commissionnaires, tandis que vos correspondants achètent comme s'ils étaient eux-mêmes en fabrique. » Les échantillons des objets les

PREMIERS ÉCHÉLONS ET LES PREMIERS NOUVEAUX

seront exposés à Montréal, aux Magasins de JOSEPH ROY, Ecr., et plus tard à Québec, chez G. D. BALZARETTI, Ecr.

On remplira avec un soin tout particulier les ordres en tout genre, qu'on voudra bien remettre pour OBJETS D'ÉGLISE.

On fera venir les ORNEMENTS tout faits, si on le préfère.

J. C. ROBILLARD,
No. 32, Beaver & l'encoignure de Broad Street, New-York.

MANUEL OU REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE, DÉDIÉ À LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA. LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix : trente sols ; quatorze schellings la douzaine.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELÉAU & LA MOTHE,
Rue Ste. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. STARKÉ et Cie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

ON s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4s.
Chaque insertion subséquente, 7d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, Prop.
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, Prop.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.

ERREUR